

Christian Gabrielle Guez Ricord

Dante, le jardin, notes.

Au souffle du jugement et au souffle de la destruction.
Isaïe

Un mort est un être qui s'est caché.
Oracle de L'Ange d'Éphèse

I

Aborder un thème, le jardin, me conduit à une évidence : je ne peux répondre à la question thématique et à la question de genre que par la transgression du « je ». Et je n'ai pas à renoncer au « je » responsable, même si l'ego relève d'un *solvo et coagula* particulier comme l'identité. Le je, c'est le vécu qui aura l'être dans la mort. Aussi Dante est. Puisqu'il est mort, il a l'être. Il n'est pas disparu, défunt, décédé, *il est*, un point, c'est tout. Il n'y a plus de genre, il y a l'écriture qui s'adresse, et le poème est toujours une lettre, l'adresse restant, en fait, inconnue, et entendant le rester. La notion de genre reste à détourner, ce que la Bible avait fait depuis toujours.

Dès lors qu'il s'agit du jardin dans l'œuvre de Dante, je ne peux me situer que par rapport à la question de l'âme. La question de l'âme est perdue. Comme pour la question de l'être, elle attend encore son Heidegger. La question de l'âme est oblique comme la question culturelle des sept arts majeurs par rapport à l'offertoire du mystère de L'Anima Mundi universelle. En attendant cette pentecôte de l'âme sans laquelle la résurrection est impossible, tous les saints se réincarneront, déguisés en pécheurs, par humilité. Paul VI, en décrétant que ce monde est le purgatoire où est caché le paradis, l'avait prophétisé ainsi : « Aspettiamo il passaggio dei tutti santi. » « Ho ascoltato l'orologio dei tempi messianici. » Il est vrai qu'il osa proclamer caduque une alliance avec le peuple juif, et cela depuis les deux mille ans de la nouvelle alliance. Dieu ne reprend pas l'alliance qu'il a donnée, la triple alliance d'Abraham et de sa triple descendance, comme Le Magnificat nous le rappelle (où on ose traduire descendance par race). Ainsi écrire sur Dante, c'est écrire dans les pas d'un Dante impossible, celui qui aurait à vivre de nos jours. Un des quatre sens de l'œuvre de Dante c'est en effet celui qui le rend au présent éternel comme les paroles et les paraboles des prophètes. L'hébreu ne distingue pas comme le grec le prophète et le poète, ces deux mots d'origine grecque. Écrire sur Dante c'est refaire l'expérience chamanique dantesque dont il donne les clefs quand il avoue

avoir pris mystiquement le corps de Lucifer, et ses yeux, pour voir l'enfer, et y descendre en esprit, en respectant les paliers comme un plongeur sous-marin, oserais-je dire, en réintégrant le nom de Virgile, suivant la tradition que révéla Claude de Saint-Martin. L'analyse littéraire — il faudra réfléchir sur le discours scientifique qui est sans sujet pour accéder au pouvoir —, la glose, a éludé le sujet qui écrit ; il revient à Yves Bonnefoy, après Powys, d'avoir réintroduit ce sujet, dans son discours inaugural au Collège de France.

Le savoir a conduit donc à une éliision du sujet, à une dépossession, à une amnésie où l'on doit, à la suite de Blanchot, ne considérer que l'œuvre, et même ne la faire que référente à elle-même (Edmond Jabès, Spinoza). Une œuvre qui n'aurait plus la vie comme référent et répandant, cercle parfait comme les temps de la liturgie, et autonome quant aux autres livres de la bibliothèque. La pratique des chemins de traverse, des passerelles, des digressions par série de ruptures s'opposent à la notion de thèse universitaire qui nationalise le savoir et, comme la caste des prêtres qui forme des prêtres, forme des professeurs, et non des écrivains — ils sont ses otages —, se reproduisant elle-même. Il n'y a pas d'objectivité sans une définition du subjectif qui l'épouse nécessairement.

II

Je ne peux aborder le thème très circonscrit du jardin chez Dante que parce qu'il m'a été possible d'en vivre un entre tous, lors de nombreux séjours, celui de *La Villa Médicis*. Ma déambulation dans ce dernier jardin fait que je retrouve dans ma lecture du jardin celui qui est en Éden qu'évoque Dante, dans ce sens que l'évocation est aussi une invocation. La clef des jardins littéraires de Dante, c'est dans la mesure où j'ai la propre clef de mes jardins propres, que je peux enquêter. Lire Dante afin de s'y lire soi-même. Le jardin est acte de lieu, mais *Le Lieu*, l'approche du vrai lieu que l'on trouve chez Yves Bonnefoy c'est le nom même de Dieu en hébreu. Étrangement *Le Nom* est aussi un des noms de La Dêité.

Pourquoi lier âme et jardin ? Le jardin est le lieu de la chute ; en Éden, nous ne sommes pas entrés dans La Cité. Dès lors que là-bas se construit aussi ici, tout est appelé à être hypostasié et transfiguré. Les poètes habitent leurs œuvres, nef et tombeau, âme et jardin. Le jardin est l'enclave littérale qui réalise le face à face avec l'âme. L'âme est forme et contient le corps depuis Plotin. L'esprit est le plan du corps et la mort du corps n'en détruit pas les plans. Détruire une ville ne détruira jamais les plans, et même l'holocauste final de l'humanité ne détruira pas les plans de tout ce qui fut, Dieu a l'état, l'état de tous les plans dans l'attribut que l'on appelle le savoir absolu. La mort du corps ne détruit pas la description mathématique de son plan dont l'épouse est la forme. Le jardin est celui des morts où la parole se jûne comme le font parfois les morts, la mort étant le lieu de la liberté, de l'égalité et de la fraternité qu'on divise pour régner, comme les clercs divisent la foi, qui a de multiples expressions, avec l'espérance qui est unique et universelle, qui n'est autre que la vie dans la mort. Dieu est l'état, en ce sens qu'il a les plans de tous les états, passés, présents et avens, l'état de tous les états, car s'il a l'être par lui-même, il en a les plans, et c'est l'état de droit au sens du Corpus universel des écrits de droit. Dieu est grand : caché dans ce dernier qualificatif ; le rien même qu'il nous arrive de respirer quand il s'agit de penser l'infini. Il me faudrait ajouter que la notion d'âme n'est pas encore, à ma connaissance, un dogme de L'Église catholique qui, aujourd'hui, subitement frappée d'amnésie, oublie qu'elle a été la première à condamner les droits de l'homme, il y a deux siècles, faisant preuve d'humour inintelligible en condamnant le tango. Pourquoi le tango plutôt que le be-bop, et ne reconnaît pas encore le droit de l'homme et de la femme au plaisir sexuel tout en allant à Helsinki ? Église qui canonise des saints sans leur demander leur avis, ils deviennent son bien, ses otages. Ainsi l'écrit de Dante nous demande d'être exemplaire quand nous voulons marcher dans ses pas dans notre modernité : (...)

III

Le jardin qui se situe en Éden, dans cet Éden dont l'humanité n'aura connu que le jardin, — le seuil —, et en garde le souvenir à travers la mythographie, ou le témoignage de foi, Dante en fait une évocation, dans tous les sens de ce mot qui est aussi le nom d'un rite. Le jardin auquel en appelle Dante nous invite à notre propre singularité, ce jardin est là, en effet, comme porche — il est possibilité d'entrée et possibilité de sortie — de la question de l'âme — il n'y a de visitation dans les jardins que celle de l'âme, quelles que soient ses figures. La visitation a un lieu, et elle n'a lieu qu'au présent de « l'éternel printemps » du jardin de l'Éden. La métanoïa d'Homère s'opère, elle, sous le nom — son nom civique et réel — d'Ulysse, quand ce dernier change de cap avec la vision des contours de l'île des morts, centre de *L'Odyssée* et pôle de la décision poétique. Sous le vent de la mort, Ulysse est rappelé à lui-même, et à la question de l'immortalité, qu'il saura refuser, et cela parce qu'il a vu ce qu'elle était. Le poète écrit quand l'écrit à la mort pour provenance, quand le rien seul connaît l'origine, mais la mort il ne peut l'écrire que comme jardin — la mort travaille ses métamorphoses comme un jardin — avec l'âme qui seule situe le jardin, fait du jardin une mise en situation de l'esprit, quant aux décisions auxquelles invite le destin. Le jardin, quand tous les autres lieux ne se souviennent plus d'avoir eu à se vivre dans l'essence — le jardin est l'essence accomplie — et non dans le paraître et les simulacres où la plupart ne font qu'exister, par refus de l'être — qui est angoisse —, préférant leurs différentes souffrances et autres maladies à la souffrance véritable qui est le manque absolu, celui de l'être dont nous sommes privés, n'ayant pas l'être par nous-même. Le poète traverse sa mort comme une mer, mais il ne lui est répondu que dans le jardin. C'est dans un jardin qu'il est répondu à Dante. Béatrice y prend la parole dans toute la gravité qui convient à l'âme quand le poète a été séduit par les ferraillements idéologiques et la politique de ce monde.

Être dans le temps de la mort — vivre un mode du temps particulier qui est la mort —, c'est avoir la certitude, — ce mot est le synonyme de la solitude —, que l'âme est, mais la rencontre, — elle a été coupée en deux aux fins de son incarnation —, des deux fragments de sa monnaie brisée a lieu dans le jardin, et s'il est rare qu'une âme masculine rencontre son double originel féminin — c'est là l'alchimie —, cette rencontre est toujours de l'ordre du miracle, son lieu, le jardin est l'excarnation de l'esprit, le roi ; l'âme, la reine qu'il poursuit dans ce monde, avant d'être poursuivi par elle outre-tombe, leur noce et leur sacre étant clandestins.

IV

Le jardin est le possible, et comme l'écrit le mystique et poète chinois Hi K'ang : « Je vis le jardin comme l'infini même, et ma liberté est dans ce qu'il a des bornes » ; cette possibilité, c'est l'espérance affirmée, envers et contre tout, avec ou sans Dieu. Le jardin fait de la grâce un lieu. L'âme, et son face à face, ont une géographie bien déterminée. C'est dans le jardin que la parole est rendue à l'âme comme on le voit chez Dante. L'âme place sa voix, et celle-là est pleine de gravité. Car la question n'est plus ontologique, elle est principielle. Face à face avec la scénographie dantesque, l'étude critique — qui est « la garantie de la liberté » selon Novalis — a une structure d'arbre. Je dis *je sais*, et non je crois que ce que Dante écrit n'est pas une fiction littéraire ; et comme poète, et comme voyant, je me porte témoin de la réalité de la vision — comme pour celles de Nerval ou la prophétie rimbaldienne qui fait que chaque année nous n'avons qu'une saison — celle de Perséphone — à passer aux enfers. Dante est psychopompe de fait — chamanisme — et de droit, en tant que poète. Il est témoin oculaire — par l'œil du cœur, l'organe des sens de l'âme ; Dante écrit, crée par la force de l'esprit le lieu, une des demeures de la surnature, et celle-là que l'on a exilée hors de l'expérience

sensible, jusqu'à ce qu'à la suite de L'Orient, René Daumal et Roger Gilbert Lecomte la retrouvent avec leur tentative de métaphysique expérimentale. Dante a vécu son voyage comme un « mystère » dans ce sens qui survit dans le mot miracle et qui était le propre des religions à mystère — la survivance de l'Orthodoxie en témoigne. Dante a vu Béatrice en paradis, car il y est allé par la transcarnation — il prend le corps de l'archange Lucifer pour descendre en enfer, attitude chamanique, il prendra les yeux de Béatrice pour voir les paradis. Il sait que son corps est pur esprit par la formule de son baptême qui tranche le karma. Le corps de Dante fut l'hôte de Béatrice par une transpiration de gloire. Voir l'autre jusqu'à devenir cet autre. La réalité de la vision dantesque n'est pas universaliste, car à chacun son là-bas. Dante crée son là-bas baudelairien, sachant que *le Saint*, béni soit-il, crée là-bas et décréée avec nous ce que nous créons et décréons ici-bas — la table d'émeraude.

Saint Étienne décrivait le royaume des cieux, les yeux ouverts, avant d'être lapidé pour avoir violé l'interdit de l'image qui refoule le surnaturel à l'heure de la mort, alors que Chestov démontre que chacun peut s'en approprier les clefs qui sont ici-bas ; l'usurpation de Pierre de la double clef, manichéenne, s'il en fut, date de l'établissement des textes canoniques revus et corrigés par l'empereur de Rome, l'Église étant devenue religion d'état. Que sera le corpus de Marx dans quatre siècles en Russie ou en Chine ? Mais nous n'avons pas à regarder l'ombre de l'histoire, la lumière a plus d'intérêt. Ainsi on ne peut plus entrer dans les mystères, le clerc prêchera contre la gnose, n'entrant pas lui-même et empêchant les autres d'entrer.

Le jardin qui est en Éden relève d'une géographie imaginaire. L'œuvre d'un rêve éveillé ? Dante signe son témoignage, sa vérité n'appartient qu'à lui seul. Dante est un ami de Dieu, pas un serviteur, selon la parole de l'évangile, vous n'êtes plus des serviteurs, vous êtes devenus des amis. Il ne se sert pas de Dieu, c'est-à-dire qu'il le sanctifie dans Son nom. Les oiseaux fabuleux ont dû l'accompagner, jusqu'au Simorgh des légendes, ces oiseaux qui sont des paroles saintes incarnées. A chaque prophète son oiseau selon la tradition.

V

L'Éden a un jardin, celui qui appartient au premier récit de la Création — la part immaculée, l'immaculée conception originelle, celle qui est mise à part, séparée, sainte — création que L'Histoire, son arbre, ne peuvent souiller, immaculée création qui s'incarnera en Marie, comme l'arc-en-ciel qui défait tout manichéisme du noir et du blanc, toute logique binaire, parce qu'Elle est l'arche incarnée — dont son fils inventera une praxis particulière et Mahomet la direction, l'infini agréé et agréant, l'absolue solution finale. Un jardin où la mort est un rendez-vous d'amour.

Le second récit, celui du tétragramme, et non celui d'Elohim, introduit l'histoire et s'oppose au temps cyclique en attendant qu'un temps en forme d'arbre s'oppose au temps linéaire, temps ultime de la parousie et du retour de l'univers à l'Un qui est multiple par charité.

Cette digression affirme le lieu de L'Arbre de Vie où Adam et Ève n'avaient pas la liberté du choix, prendre ou ne pas prendre le fruit de la connaissance du bien et du mal, le « comme » du serpent qui n'a pas menti, qui a répété les paroles de Dieu, laisse entendre qu'il sera rétabli dans sa condition originelle où il avait quatre pattes, les quatre éléments. Le cercle est le temps de la liturgie et non pas la spirale ; aussi Dante ne conteste pas la perfection circulaire de ce mode du temps qui est L'Éternel. La vérité n'appartient qu'à Dieu seul,

l'homme l'a mise en scène, mais le retour au jardin est le retour de Dante à ce qui ne regarde que lui, à sa vie privée, au mystère théophanique de son âme qui l'y attend. La création d'Elohim est celle du monde de L'Âme, L'Histoire est l'attribut du tétragramme et de son principe dialectique : « Il est la mort dans la vie, donc la vie dans la mort. » La Jérusalem céleste, l'épouse, n'est pas faite de main d'homme comme La Jérusalem messianique, la fille de Dieu, que l'on retrouve dans la révélation de Jean où Le Saint-Esprit prend la parole, cas presque unique dans la Bible, il prend la parole en tant que personne alors que son hypos-tase passe par le chiffre sept (*cf.* le paraclét, Boulgakov)

« Dieu est un
Il se connaît par trois
Il se manifeste par sept. »

Le témoignage dantesque affirme la justification de psychopompe de la tradition poétique ; Claudel qui donnait au poète la magistère de la parole, l'a consacré. Mais les sept arts majeurs sont les sept églises du Saint des saints, Marie unie, une avec l'Esprit de Dieu par mariage, la troisième personne de La Trinité étant un couple deux et un. L'art dans sa dimension culturelle relève du mystère de L'Anima Mundi et non d'un référent à une révélation qui lui ferait perdre son autonomie et son eschatologie propre ; car l'apparition de l'art comme liturgie, comme culte vis-à-vis de l'âme ne fait que commencer, et son nomadisme quant à toute certitude.

Avec Dante le poète retrouve la question de ses origines, roi et pâtre comme David, parce que musicien. Dante réincarnant Virgile établit le livre des fondations pour l'Occident de L'Ordre poétique, au sens où on dit L'Ordre maçonnique qui est transcendant à toutes ses obédiences.

VI

Dante prend les pouvoirs spirituels du roi — il sait que le corps du Christ, c'est toute L'Église et il la communité dans le vertige —, ces pouvoirs que les Grecs donnèrent au basileus quand ils donnèrent les pouvoirs temporels à La République, l'esprit de la cité ; le pouvoir spirituel du roi, c'est le mystère de l'âme, de maintenir le ciel tangeant à la terre, c'est d'être comme un arbre où le ciel et la terre n'échangent rien mais simplement communiquent.

L'unité de Dieu, Dante le sait après Plotin, n'est pas arithmétique, mais monadique ou principielle, Elohim, Lui — les dieux, l'être transcendant au nombre. C'est en poète qu'au ciel l'homme habite pour Dante, et la terre suit le ciel, ce qui fera l'affirmation d'Hölderlin. Le poète n'a pas le magistère du sacrificateur, car il n'y a plus d'économie politique avec le ciel, le premier chapitre d'Isaïe, la violente colère d'Isaïe contre ceux qui pratiquent en vue d'un avoir. Bien que le Seigneur des seigneurs ne les méprise pas, car en fait rien n'est vanité dès lors que Dieu est. La résurrection de tous s'est faite, il y a deux mille ans, et le premier paraclét n'a pas ressuscité que lui. Résurrection qu'on attribue au Père ou au Saint-Esprit alors que Jésus a dit : « Je relèverai le temple en trois jours », y compris le temple de pierre de Salomon, encore invisible car le sujet et l'objet, l'intérieur et l'extérieur sont un pour le corps du roi. Le Christ-Jésus, le dernier roi des Juifs, a été légitimé par Ponce-Pilate mettant le motif de sa condamnation vérifiée sur l'inscription de la croix. En effet, Le Christ descendait de David, avait été désigné par un prophète, Jean-Baptiste, et enfin élu au suffrage universel de l'époque, le dimanche des Rameaux, en droit rabbinique il était donc roi, donc un chef politique rebelle aux yeux de César, la croix était réservée à de tels chefs.

VII

La *Commedia* est un récit de voyage, elle semble confirmer la parole du Christ : « Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu » sans mourir. Nerval a traversé deux fois l'Achéron, mais les champs de la Lune se labourent trois fois. L'apologétique chez Dante n'est pas propagande. L'imagination est un attribut de Dieu. L'éternité doit être pensée et imaginée. Vérité et mélodie sont le même mot en hébreu, l'œuvre de Dante, comme La Quête du Graal, devient un des livres des morts de La Chrétienté. Saint Étienne aurait pu l'écrire s'il n'avait été lapidé par ceux qui font des paroles de Dieu des pierres et des armes, qui veulent séparer ici-bas le bon grain de l'ivraie.

VIII

C'est donc Béatrice qui décide du lieu de la rencontre avec Dante. C'est le jardin en Éden. Dante y est assigné. Par la prise de parole de Béatrice. Ne s'est-il pas déplacé, quant à son Orient ? Il a succombé aux tentations de l'idéologie et du politique. Le jardin apparaît alors comme le lieu de la métanoïa, puisque ce fut le lieu de la chute. Il exige de Dante un changement de cap, un changement d'état de nature, et même d'état de l'être, selon René Guénon, comme si Béatrice allait le *sacrer* suivant sa réponse, après l'avoir éprouvé, comme le sacre d'un roi qui est toujours double, un public et un secret, ou l'ordination d'un prêtre, ou le baptême qui nous fait pur esprit.

Seule l'âme peut sacrer dans son ordonnance quelque peu impérieuse, ce qui est le cas de Béatrice. Pour Léonard de Vinci La Joconde était peut-être le portrait de son âme. Dante se doit à la réalisation de son âme, et à elle seule, désormais, à cette hiérogamie.

Le jardin apparaît dans sa description comme l'excarnation des différents pensers et réflexions de Dante, son esprit s'excarne comme jardin pour que Dante s'y réfléchisse dans le miroir de l'âme, miroir vivant. Comme Saint-Thomas qui a touché Le Christ, il ne peut plus être croyant, mais témoin : Dante a vu et témoigne. Pourtant ce ne sont que des images et il n'y a pas d'image du surnaturel. Dante ne renonce pas à l'image comme si, dans sa pauvreté, il voulait l'absoudre. L'âme habite le jardin comme fiancée, même si toute perception la voit dans une relative noirceur, celle du Cantique qui est à Salomon. Les différentes vérités révélées de l'histoire s'ajoutent, elles ne s'opposent pas, car tout discours sur la vérité, comme le dit Kafka, est également possible parce qu'il relève de la vérité. La vérité est vivante, non pas une idole. Le Christ dit qu'elle est subjective en disant « JE suis la vérité », et il ne dit pas : « Je suis toute la vérité », lui qui laissait l'omniscience au Père : l'heure de la fin et le nombre de cheveux sur nos têtes.

IX

André Pèzard écrit dans *Le sillage de Dante* : « Les fleurs qu'assemblent en chantant ces belles jeunes femmes pareilles à Vénus symboliseraient fort bien la poésie, floraison de l'esprit humain ; les vers de Dante en particulier. » *Symboliseraient...* c'est-à-dire les fleurs sont des vers de Dante réalisés comme Adonis est aussi sa fleur, car le principe d'identité en poésie voudrait qu'un chat soit un chat, ce qui ne veut en rien dire qu'il ne soit qu'un chat, et pas aussi la réincarnation des désirs secrets de Néfertiti ! Ainsi, pour Dante comme pour

saint Thomas d'Aquin, les étoiles sont des boules de feu qui sont aussi des âmes ; les fleurs sont aussi des poèmes, des poèmes vivants au-delà du symbolique et de l'allégorique, il semble qu'une nouvelle logique de l'identité soit suggérée.

André Pézard écrit, d'autre part : « Matelda montre à Dante, dans sa réalité matérielle, le charmant paysage de l'Éden, en même temps qu'elle lui en révèle les lois. » Pézard relève en outre que les traits du jardin platonicien se retrouvent dans le « tableau dantesque » : « Libre en sa fantaisie, le poète errait “ très lentement ” au bord d'un ruisseau ou d'un tout petit fleuve aussi clair que le cristal. Il rencontre Matelda. Après les saluts qu'on a vus, tous deux remontent l'aimable cours d'eau. Une ombre perpétuelle règne sous les arbres, et sur le ruisseau : l'herbe qui en couvre les rives ondule au frôlement de l'eau ; “ une brise douce, invariable ”, caresse le front de Dante, et fait “ bourdonner ” les branchages comme le vent dans les pins de Ravenne. Cette musique accompagne d'une basse continue le chant des oiseaux que Dante préfère aux importunes cigales de Platon. » C'est ainsi qu'André Pézard oppose Dante et le théâtre du dialogue platonicien, mais ne serait-ce pas aussi parce que le jardin qui est en Éden, à l'inverse du jardin platonicien, n'est pas fait de main d'homme, et qu'il n'aurait en rien les attributs d'une nature inanimée. Le Père est le jardinier qui trace un cercle de fumier — éviter la contagion —, l'érotique, afin de sauver le figuier stérile. Le cosmos, incarné en Adam, et en Aïsha, — sa conscience incarnée —, voit son histoire aller d'un jardin à une cité, une promenade où Dieu semble curieusement humain.

Pézard poursuit ainsi : « La source, nous ne la voyons pas encore, mais nous la verrons plus tard à côté de l'arbre, terme de la promenade originelle. Cette promenade est plus longue, semble-t-il, et plus encombrée de spectacles étonnants que celle d'Illissus. Mais l'arbre saint n'a pas moins de magnificence que le platane socratique : “ Sa cime qui s'étale en montant ferait par sa hauteur l'admiration des Indiens. ” Il n'a pas une feuille et semble mort. Tout à l'heure, comme s'il empruntait la dépouille d'un autre, il se couvrira soudain de fleurs violacées, pareilles à celles de l'agnus castus. » Pézard n'en étudie pas la symbolique, que l'on trouvera chez Frazer avec tout ce que recouvre le mythe de l'agnus castus, notamment dans le mythe d'Adonis et dans le rite de fécondité qu'est la flagellation. La superstition voulait que la flagellation chassât les démons — rite de purification — des rois sacrés grecs à l'époque du matriarcat religieux, celle du Christ la relaie jusqu'au sacrifice humain, semble-t-il et la transgression qui le fait Dieu pour que le sacrifice soit possible. Pézard souligne que c'est au pied de l'arbre — Mahomet mettra cinq arbres au paradis pour augmenter la liberté de choix humaine et l'affranchir du binaire — que Béatrice va accomplir sa prophétie, prenant Dieu à témoin, comme s'il allait de soi que Dieu accepterait ce rôle de témoin, elle ne le Lui demande même pas.

Pour qu'il y ait sacrifice, il faut donner un nom au sacrifié. D'où le nom de Jésus, qui place le schin de l'incarnation — le feu — au centre du tétragramme : Jeshua.